

Écriture à quatre mains : le cas de François Pyrard de Laval et Jean Thévenot

Devika VIJAYAN
Université de Calgary

La rédaction des relations de voyage confère un nouveau statut au voyageur, celui de relateur. Cette conception nouvelle met au jour une opposition entre le relateur-voyageur et le voyageur-relateur. Si le premier présente une vision de l'ailleurs par la médiation de l'artifice littéraire, le deuxième fournit aux lecteurs une description de ses expériences exprimée dans un style simple. Que dire cependant des voyageurs qui ne savent ni lire ni écrire ? Pour certains critiques, la période « entre le Moyen-Âge jusqu'à la fin du XVII^e siècle, est une période particulièrement fertile pour la composition des récits de voyage à quatre mains » (Holtz 300). Le cas de l'explorateur Nicolas Conti, négociant ayant beaucoup voyagé en Inde, s'impose d'emblée. Sur le chemin de retour, il est obligé de se convertir à l'Islam pour sauver sa vie et celle de sa famille. Comme pénitence pour cette apostasie, le pape Eugène IV lui demande de raconter son périple à son secrétaire Poggio Bracciolini, que l'on connaît mieux en France sous son nom francisé : Le Pogge. Le célèbre voyageur vénitien, Marco Polo, a aussi eu recours à un scribe et l'histoire de la genèse de son récit est connue de tous. On aurait tort cependant de restreindre cette pratique à la seule Italie. De nombreuses relations françaises aux Indes orientales ont été composées selon ce modèle.

Dans le présent article, nous nous pencherons sur les cas spécifiques de François Pyrard de Laval et de Jean Thévenot, deux voyageurs qui s'embarquent vers les Indes orientales au XVII^e siècle. Pyrard est à la limite de l'analphabétisme. Jean Thévenot, quant à lui, est bien éduqué, mais c'est son frère qui achève la deuxième partie de ses *Voyages*. Il est intéressant de noter que la grande constante de cette forme d'écriture, judicieusement qualifiée par Holtz d'« écriture à quatre mains », réside dans l'anonymat du rédacteur voire son effacement derrière la figure du voyageur. C'est le cas pour les deux rédacteurs dont il est question ici : Pierre Bergeron et Bonaventure Thévenot. La question qui se pose désormais est de savoir pourquoi ils préfèrent rester dans l'ombre. En nous appuyant sur ce que Frank Lestringant appelle les « deux composantes fondamentales » de tout récit itinérant, l'inventaire des curiosités et l'aventure personnelle, nous démontrerons que l'anonymat est une stratégie mise en œuvre pour favoriser les objectifs éditoriaux de ces scribes. A cette fin, les narrations viatiques subissent des coupures et des ajouts et sont parfois complètement remaniées par ces spécialistes de la réécriture. Les relations de nos voyageurs sont présentées en ordre chronologique suivant leur séjour dans le sous-continent indien.

1. François Pyrard de Laval

Un grand mystère entoure la famille de notre voyageur. Les Belges et les Français se disputent le lieu de sa naissance. D'après les premiers, le nom de famille « Pyrard » est en effet une variante du wallon « Pyrau ». Il existe de nombreuses familles de ce nom dans la région de Mangoubroux et à Heusy, en Belgique, alors

qu'on ne retrouve aucune trace de ce patronyme en France. Les biographes français, quant à eux, se basent sur les déclarations du voyageur pour soutenir qu'il était originaire de Laval, que Pyrard affirme être son « pays natal »¹. Au cours de son récit de voyage, il déclare maintes fois qu'il est de souche française et qu'il est fier d'exposer la grandeur de sa patrie aux souverains orientaux. Il nous est donc impossible de donner des indications sur son enfance et son éducation, mais nous savons que le 8 mai 1601, le jeune Pyrard, enivré par le désir de voir, d'apprendre et d'acquérir du bien² embarque à Saint-Malo pour se rendre aux Indes Orientales. Il regagne sa patrie dix ans plus tard, ayant accompli tous ses vœux sauf celui de s'enrichir. Il sait cependant mettre en valeur son odyssée auprès des notables parisiens, dont Jérôme Bignon, géographe et protégé d'Henri IV.

Le public attendait avec beaucoup d'impatience la publication de cette relation en français sur les Indes orientales. Le sous-continent indien est à la mode et attise la curiosité française. Vers la fin du XV^e siècle, le monde occidental assiste à ce que Sophie Linon-Chipon appelle « une rupture épistémologique » (Linon-Chipon, 11) qui bouleverse ses notions de l'univers connu et inconnu. C'est Bartolomeu Dias, explorateur portugais, qui, en doublant le cap de Bonne Espérance en 1488, a ouvert la voie maritime vers les Indes Orientales. Ainsi au moment où l'Europe retrouvait le monde gréco-romain, les navigateurs portugais lui en ouvraient un autre: l'Asie. De nombreux Français ont profité de l'ouverture de cette route maritime « du Tage au Gange » (Subrahmanyaⁿ), pour visiter les Indes. Il faut aussi souligner que les témoignages français de ceux qui ont vécu en Inde demeurent, au soir de la Renaissance, un fait rarissime. Donc, malgré l'intérêt pour le sous-continent, le public français n'avait accès qu'à des textes portugais ou italiens pour leur fournir des renseignements sur ce pays.

Ainsi, en 1611, quelques mois après le retour de Pyrard en France, on publie son *Discours du voyage des Français aux Indes Orientales*. Cette première édition laisse le public sur sa faim car elle n'est pas très friande en détails. C'est à ce moment qu'entre en scène le chanoine Pierre Bergeron. Ce dernier fait venir Pyrard chez lui et, à la suite de ces entretiens, réussit à se procurer des renseignements beaucoup plus précis que ceux qui étaient contenus dans la première édition. On voit donc la parution d'une nouvelle édition en 1615 qui s'intitule *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes Orientales (1601-1611)*. La version définitive paraîtra en 1619. La question est de savoir désormais qui est le véritable auteur de cette relation. Geneviève Bouchon est de l'opinion que le mérite revient à notre voyageur car un rédacteur ne pourrait jamais « remplacer la précision de l'évocation et l'incalculable expérience d'un homme de terrain... » (Bouchon 25). Selon elle, Bergeron en est conscient ~~de ce fait~~ et c'est pour cela qu'il se cache derrière la

¹ Décrivant les conditions sur le vaisseau Pyrard écrit : « ... quelques-uns de mes amis ... étaient fort malades, entre autres un jeune homme de notre ville de Laval que j'aimais fort » (52).

Lorsqu'il rentre en France après son voyage aux Indes orientales, Pyrard demeure quelques jours chez son ami à l'île d'Oléron et il s'exclame : « Ayant demeuré quelques jour -là, je pris congé de lui et pris le chemin de la ville de Niort, là où se devait tenir la foire, où je trouvais force marchands de mon pays natal, qui est la ville de Laval en Bretagne, où je m'en retournai avec eux, et y arrivai le 16 février 1611. Dont Dieu soit loué » (832).

²En effet Pyrard écrit : « J'étais du nombre, en sorte que non moins désireux de voir et d'apprendre que d'acquérir des biens, je m'embarquai dans le *Corbin* ... » (32).

figure de notre voyageur et fait paraître l'œuvre sous son nom. Pris dans ce contexte le travail de notre rédacteur se réduit à celui d'un simple scribe. Grégoire Holtz, par contre, avance l'hypothèse que même si le voyageur est l'auteur de sa relation *stricto sensu*, c'est souvent le rédacteur qui contrôle et manipule, à son gré, le contenu du récit. Ceci est clairement mis en évidence par la comparaison des trois éditions de Pyrard de Laval qui démontre que la matière de son témoignage a subi des ajouts et des coupures.³ Le choix de rester dans l'ombre découle plutôt de l'horizon idéologique de Pierre Bergeron. Notre chanoine est un polygraphe à l'esprit encyclopédique. Certes il aspirait à une carrière littéraire mais cette vocation créative se greffe à une idéologie pro-monarchique.⁴ Écrire pour Pierre Bergeron, consiste aussi à « rendre service au Roi ». C'est la culture de l'écriture de commande qui met un terme à sa carrière littéraire. C'est, en effet, à cette fin qu'il compose plusieurs ouvrages géographiques teintés de propagande coloniale et dont il est le rédacteur secret. Comme le dit Grégoire Holtz : « Face à des intérêts éditoriaux contradictoires, Pierre Bergeron a été confronté à la sélection de son activité principale et sa carrière poétique en fit définitivement les frais » (102).

2. Écrire le voyage au XVII^e siècle

Écrire le voyage, tout au long du XVII^e siècle, est une tentative de concilier ce que Frank Lestringant appelle « les deux composantes fondamentales de tout récit d'itinéraire », l'inventaire et l'aventure. Qu'il s'agisse d'un simple journal de bord, d'une relation de missionnaire ou d'un rapport d'ambassade, le voyage est primordialement vu comme le compte rendu d'une enquête menée dans une autre partie du globe. Les voyageurs, à travers leurs écrits, exposent les singularités qui servent à compléter les connaissances encore lacunaires des terres lointaines. Mais comme le soutient aussi Lestringant, « écrire le voyage n'est-ce pas d'abord et avant tout raconter un voyage » ? (30). En effet, cette ambivalence est inhérente au genre lui-même. À une époque où le voyage est plein de risques et de surprises, la relation se lit comme un roman d'aventures. Qui plus est, le concept horatien de *l'utile dulci* joue un rôle important dans les débats esthétiques français du XVII^e siècle. Horace parle dans son *Ars Poetica* de *l'utile dulci*, doctrine reprise au siècle classique sous forme de l'utile et de l'agréable, ou dans la formule « plaire et instruire ». Ce concept sert à définir le théâtre, qui est le genre dominant de cette époque mais pourrait s'appliquer également au récit de voyage. Ainsi dans son *Art*

³ En effet, Grégoire Holtz explique que « ... tous les chapitres portant sur le naufrage, puis sur la progression de Pyrard dans l'archipel des Maldives sont un ajout de 1615 ». Il ajoute également que « le travail de Bergeron cherche bien plus à répondre à toutes les attentes et à tous les publics des récits de voyage. Parmi ces attentes, celle d'un témoignage sur les endroits les plus reculés des Indes orientales...et surtout sur la nature de la domination portugaise et de son commerce maritime » (306).

⁴ D'après Holtz certains poèmes de Bergeron sont publiés dans le *Parnasse Satyrique*. Rappelons que ce recueil de poèmes anonymes débute par un sonnet signé dans certaines éditions du nom de Théophile dont l'éloge de l'homosexualité franchit à l'époque les limites de l'acceptable. La licence de l'ouvrage mène à des poursuites contre les supposés auteurs. Les poèmes de Bergeron n'ont rien de compromettant mais cette participation « préjudiciable » était suffisante pour mettre fin à sa carrière de poète.

Poétique, Boileau propage cette idée comme étant l'idéal de tous les genres littéraires :

Auteurs, prestez l'oreille à mes instructions
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en sçavons leçons votre Muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile
Un lecteur sage fuit un vain amusement
Et veut mettre à profit son divertissement (182).

Très tôt, au XVII^e siècle, une double lecture du récit de voyage s'opère : premièrement, une lecture utilitaire alors que l'on cherche à s'informer et à s'instruire, et une lecture de divertissement pour ceux qui recherchent avant tout le plaisir du dépaysement, de la surprise et de l'aventure extraordinaire. C'est peut-être pour cette raison que Claude Lévi-Strauss parle de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Jean de Léry comme étant « un extraordinaire roman d'aventures... » (Lévi-Strauss 13). En ce qui concerne les Indes Orientales, nous pouvons rappeler l'exemple de l'explorateur portugais Fernando Mendes Pinto dont le témoignage prend ouvertement la forme des mémoires d'un aventurier.

Dans le *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes Orientales*, comme le démontre d'ailleurs Grégoire Holtz, la valeur purement informative semble occuper une place secondaire. En effet, la description des singularités de la flore et de la faune des Indes orientales est détachée du récit principal pour être reléguée dans un traité attaché comme une annexe après le récit des aventures de notre voyageur. On peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles Pierre Bergeron opère ce choix. Une première réponse semble relever de l'héroïsation du voyageur⁵. Dès son embarquement à Saint-Malo, Pyrard est accablé de malheurs comme la famine, les conditions pitoyables sur le vaisseau et les maladies tropicales⁶. Dans l'extrait suivant qui évoque le manque de vivres auquel il doit faire face, lors du naufrage de son bateau aux îles Maldives, le narrateur utilise des superlatifs comme « la plus grande misère » ou des expressions temporelles comme « il se passait des jours que ne trouvions chose quelconque » pour insister sur la sévérité et la longueur de ses souffrances :

Or par le moyen de ce complot, et mauvaise résolution que les insulaires avaient faite contre nous, qui était de nous donner plus aucune chose, mes deux compagnons et moi fûmes réduits à la plus grande misère qu'on se puisse imaginer. Tout ce que nous pouvions faire était de chercher des limas de mer sur le sable pour manger et aucunes fois par rencontres quelque poisson mort que la mer jetait au bord, et puis nous les faisons bouillir avec toutes sortes d'herbes à nous inconnues indifféremment, y ajoutant pour saler un peu d'eau de mer ... Il se passait des jours que nous ne trouvions chose quelconque. Cette extrémité dura assez longuement ... (Pyrard de Laval 86)

⁵Nous sommes reconnaissants à Réal Ouellet de nous avoir proposé cette interprétation.

⁶En effet, depuis son embarquement, nous comptons au moins dix anecdotes sur ce sujet et celui de la maladie.

De la même manière, dans le passage ci-dessous qui décrit les mauvaises conditions des prisons aux Indes orientales, le narrateur a recours à des procédés stylistiques similaires. Il joue également avec les impressions sensorielles du lecteur, en particulier la vue, l'odorat et le toucher. Ainsi l'utilisation de phrases comme « les prisonniers font toutes leurs ordures devant les uns des autres », le fait que ces conditions atroces avec la chaleur du pays engendrent un air de « putréfaction » qui est « si puamment étouffant » évoquent des images d'un véritable enfer sur terre :

Ce lieu est le plus sale, puant et infecte qu'il est possible d'imaginer, car les prisonniers y font toutes leurs ordures devant les uns les autres. Dans les pots que le soir on va vider. Ce qui engendre une telle putréfaction et un air si puamment étouffant, qu'on n'y peut quasi respirer. Car de nuit la grille est fermée avec la trappe de dessus, de sorte que la chaleur du pays mêlée avec celle du lieu où tant de personnes sont enfermées pêle-mêle, engendre un air épais et étouffant, en sorte qu'il est impossible d'y durer longtemps sans être malade ... Nous y demeurâmes ainsi neuf ou dix jours, et je crois que si nous y eussions demeuré davantage, nous fussions morts, car cette chaleur et infection insupportable nous fit couvrir tout le corps de grosses bubes et enlèvements qui nous donnaient une très grande douleur » (Pyrard de Laval 99)

Notre voyageur demeure admirablement stoïque devant tous ces malheurs. Il devient de ce fait la grande singularité de son récit qui porte sur lui les marques corporelles de ses expériences aux Indes Orientales. C'est un héros qui mérite la gloire parce qu'il s'est rendu à l'autre bout du monde en quête de la vérité. En le présentant comme le nouvel Ulysse français⁷, Bergeron espérait éveiller le goût de l'aventure parmi ses compatriotes.

Une deuxième raison qui pourrait expliquer l'emphase mise sur l'aventure tient à l'utilisation de celle-ci comme véhicule de propagande politique. La France, malgré son attrait pour les Indes orientales, manifeste des réticences à s'engager sur les mers. Comment interpréter cette attitude contradictoire ? Une première explication réside dans le fait que les voyages maritimes ne sont pas financés par la Couronne, mais par des investisseurs privés qui, après l'échec de certaines expéditions, ne croient plus à la rentabilité de leurs incursions commerciales. Le cas du premier voyage français effectué par les frères Parmentier dans l'océan Indien est, à ce titre, exemplaire. Fascinés par les épices, les frères réussissent à convaincre le banquier Jean Ango de Dieppe de financer leur expédition. Jean et Raoul Parmentier quittent Dieppe en avril 1529. Ils doublent le cap de Bonne Espérance fin juin et sont à Madagascar un mois plus tard. Ils se heurtent alors aux hostilités des autochtones. On lève l'ancre en panique, mais l'équipage est atteint du scorbut. Vers le mois d'octobre, ils arrivent à Sumatra, mais des fièvres font de nouvelles victimes. Espérant trouver un air plus sain ailleurs, les frères, qui sont malades, reprennent la mer. Jean meurt le 3 décembre 1529 et son frère Raoul quelques jours plus tard. L'expédition est un désastre.

Une deuxième raison qui explique l'hésitation des Français, c'est qu'en 1494, le pape Alexandre VI signe le traité de Tordesillas qui partage les nouvelles

⁷ Nous empruntons les termes de Grégoire Holtz.

terres ainsi que les continents inexplorés entre les deux royaumes ibériques : à l'ouest, ils seront espagnols et à l'est, portugais. L'Inde devient de ce fait une chasse gardée portugaise où les navigateurs français n'accostent qu'à leurs risques et périls.

Troisièmement, à partir de 1562, les guerres de Religion ravagent le royaume de France. Absorbés par ces guerres sanglantes et fratricides, les Français n'ont guère le temps d'explorer le monde extérieur où se trouvent de nouvelles terres à découvrir, prometteuses d'opportunités nouvelles.⁸

Le couronnement d'Henri IV en 1594 et, l'édit de Nantes qui accorde la liberté au protestantisme en 1598 mettent fin à l'isolement français et ouvrent la porte aux grands voyages. Durant le règne de Louis XIV, Colbert conçoit le dessein de former une compagnie pour le commerce des Indes orientales et l'expansion coloniale. Autour de Jean Charpentier, le propagandiste officiel du roi, se réunit un groupe de traducteurs et de compilateurs dont le travail principal est de stimuler chez les Français le goût du risque et de l'aventure en vue de servir la politique expansionniste du roi et de son ministre. Le prologue du *Voyage aux Indes orientales* de Pyrard de Laval / Bergeron explique aux Français les bénéfices du commerce maritime.

L'abondance de toutes sortes de biens que la France produit en tant de grâces, que la bonté divine a si libéralement versées sur sa terre, peuvent avoir été cause que les Français ont longtemps négligé la marine... Car la terre les occupant assez et leur fournissant fidèlement des biens à suffisance, ils n'avaient garde d'en rechercher d'autres parmi les dangers de l'infidélité de la mer... Et néanmoins, à dire vrai, la France négligeant ce trafic se prive d'une richesse que la nature lui offre, l'ayant après tant d'autres biens baignée de deux riches mers, accommodée de plusieurs bons ports et havres, par le moyen de quoi elle peut avoir communication, traiter et négocier avec plusieurs peuples lointains d'un côté et d'autre, comme si elle était proche et voisine du Levant et du Couchant, et de toutes les contrées les plus éloignées (Pyrard de Laval 31-32).

Si Bergeron est un chantre de l'expansion maritime française et de l'établissement des comptoirs commerciaux à la portugaise, il critique sévèrement l'empire portugais des Indes. Cette tendance idéologique est présente dans la plupart des anecdotes personnelles relatées dans le texte. Citons par exemple l'anecdote qui aurait été racontée à Pyrard pour prouver le désenchantement des Indiens envers leurs maîtres portugais :

Ce changement fréquent de vice-rois ne plaît guère aux Portugais et autres Indiens, ni aussi celui des gouverneurs de places et des officiers, et pour signifier cela, ils content qu'un jour il y avait un pauvre homme à la porte d'une église, les jambes toutes pleines d'ulcères, où les mouches étaient en telle abondance que cela faisait grand pitié, et qu'un

⁸ Pour de plus amples discussions sur la réticence française à s'engager sur la route maritime vers les Indes Orientales, voir l'ouvrage de Sophie Linon-Chipon, *Gallia Orientalis, Voyages aux Indes orientales, 1529-1722*.

autre vint pensant lui faire plaisir, qui chasse toutes ces mouches, [ce] dont le pauvre patient se fâcha fort, disant que les mouches qu'il chassait étaient déjà saouls et ne le mordraient plus guère, mais que celles qui viendraient de nouveau affamées le piqueraient davantage. Ainsi, disent-ils en est-il des vice-rois, car les saouls s'en revont et les affamés viennent (Pyrard de Laval 608).

Le langage imagé de cette anecdote démontre le caractère odieux des Portugais, qui s'intéressent seulement à amasser l'argent. Le maître portugais est comparé à une mouche qui prend plaisir à tourmenter les gens en les torturant. Rappelons ici que d'après les sources bibliques, la mouche est synonyme de Belzébuth, le prince de l'enfer.⁹ L'image de ce pauvre homme couvert d'ulcères et de mouches, assis devant l'église, est une image repoussante mais pouvant inspirer la pitié. Il refuse de chasser les mouches en disant que celles qui viendraient après le piqueraient davantage, tout comme les vice-rois portugais qui accumulent des richesses aux Indes aux dépens des indigènes et qui cèdent la place, ensuite, à de « nouveaux affamés ». Cette pratique visant à utiliser la métaphore animale pour décrire les passions et les vices humains n'était pas nouvelle. En effet, Jean de Léry utilise le même procédé littéraire pour décrire la persécution des protestants en France :

C'est que ces pauvres poissons volans, soit qu'ils soyent dans l'eau ou en l'air ne sont jamais à repos : car estans dans le mer les Albacores et autres grands poissons les poursuivans pour les manger, leur font une continuelle guerre : et si pour éviter cela, ils leur se veulent sauver au vol, il y a certains oiseaux marins qui les prennent et s'en repaissent (Léry 128).

Léry établit ici un parallèle entre le sort des poissons volants et celui des protestants, qui sont tous deux constamment pourchassés par leurs ennemis. Ainsi, tel un ventriloque qui prête voix à sa marionnette, la voix de Pierre Bergeron recouvre celle de Pyrard de Laval. Pyrard s'exprime en toute franchise. La France n'est pas encore engagée en Asie. Les Portugais, par contre, sont là depuis plus d'un siècle. Leur autonomie est menacée par l'arrivée des Anglais et des Hollandais. Les Indes orientales deviennent la scène où se transfèrent les conflits commerciaux entre les puissances européennes. L'Indien se transforme alors en un objet d'admiration. « Je ne vis jamais d'esprits si beaux et si polis...ne tenant rien du barbare ou du sauvage comme nous le pensions » dit-il (Pyrard de Laval 751). Pyrard parle en homme libre qui pense et dit ce qu'il veut. Tout en divertissant le lecteur, Pierre Bergeron transforme ce récit de voyage en un instrument idéologique de persuasion pour l'avancement de la politique mercantile française.

3. Jean Thévenot

Il est né le 7 juin 1633 dans une famille aisée, ce qui lui permet de faire des études avancées au fameux collège de Navarre à Paris. Thévenot est aussi le neveu

⁹ Nous sommes reconnaissants à Marie-Christine Gomez-Géraud qui a eu l'amabilité de nous suggérer cette interprétation symbolique.

de Melchisédech Thévenot, antiquaire et orientaliste réputé. Ce dernier n'a pas beaucoup voyagé mais il est polyglotte. Cette aisance des langues étrangères et ses amitiés avec les savants et les voyageurs de son temps lui permettent de compiler des récits de voyage. C'est pour cette raison que l'on affirme que Melchisédech Thévenot a donné à la France l'équivalent de ce que possédait l'Angleterre avec la collection des récits de voyage de Richard Hakluyt et de Samuel Purchas. Jean Thévenot nous apprend que c'est au contact des savants et des curieux qui se réunissent chez son oncle et à la lecture des relations de voyage, qu'il ressent très jeune le vif désir de parcourir le monde. Il résume bien notre propos dans les premières lignes de la *Relation d'un voyage fait au Levant* :

Le désir de voyager a toujours été fort naturel aux hommes, il me semble que jamais cette passion ne les a pressés avec tant de force qu'en nos jours : le grand nombre de voyageurs qui se rencontrent en toutes les parties de la terre, prouve assez la proposition que j'avance, et la quantité de beaux voyages imprimés qui ont paru depuis vingt ans ôte toute raison d'en douter... Ce sont ces belles Relations qui m'ont donné la première pensée de voyager (Thévenot 1)

En 1652, il part pour ses premiers voyages en Europe. Il visite l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie. En 1655 il se rend jusqu'en Égypte et retourne à son pays natal en 1662 où il rédige son *Voyage au Levant*. Ce voyage de sept ans en Europe et en Égypte, au lieu de calmer son ardeur, aiguise sa curiosité et lui inspire la passion de retourner en Orient. Pétis de la Croix, son grand ami, résume bien ce sentiment lorsqu'il écrit :

Je ne dois pas taire ici pour reconnaissance de son amitié et pour l'honneur dû à sa mémoire, que c'était un homme qui, n'étant pas content du beau livre qu'il a fait de ses voyages au Levant, avait été poussé par cette noble ambition de voir les pays les plus éloignés, pour entreprendre le voyage des Indes Orientales qu'il a fait (3).

Ainsi, en 1663, il quitte de nouveau Paris pour son deuxième voyage oriental. Il demeure en Perse pendant cinq mois afin d'apprendre le persan et l'arabe et, de là, fait voile pour l'Inde. Son séjour indien est bref et il ne demeure que six mois dans ce pays. Il revient sur ses pas pour regagner sa patrie mais il meurt en route (en Perse), lorsqu'il est accidentellement blessé par une balle de pistolet. Ce décès fait en sorte que le deuxième volume des *Voyages* de Thévenot est achevé par son frère, Bonaventure. En 1684, on publie *La troisième partie des voyages de M. de Thévenot contenant la relation de l'Indostan des nouveaux mogols et des autres peuples et pays des Indes*.

A la différence de Jean-Baptiste Tavernier dont on a retrouvé le manuscrit et qui aurait servi de base de travail pour Samuel Chapuzeau, et Pyrard de Laval qui a raconté ses aventures à Pierre Bergeron, le carnet de Thévenot n'a jamais été retrouvé. Il devient donc impossible de définir à quel point son frère est intervenu par rapport au texte original.¹⁰ Nous avançons l'hypothèse que cette réécriture par

¹⁰ Voir l'introduction de Françoise de Valence dans Jean, Thevenot *Les voyages aux Indes orientales : contenant ne description exacte de l'Indostan, des nouveaux mogols, et d'autres peuples*

Bonaventure Thévenot implique des remaniements. À la différence de Pierre Bergeron qui s'appuie plutôt sur les aventures personnelles de Pyrard de Laval, Bonaventure Thevenot met l'emphase sur les deux composantes fondamentales de l'écriture viatique mentionnées plus haut. Ainsi, il réactualise le discours de Jean Thevenot et présente sa relation comme un véhicule pour transmettre les nouveautés du sous-continent. Si l'emphase sur le caractère inédit de la relation semble être motivée par l'altruisme de notre scribe, il faut aussi y voir une stratégie habile pour attirer l'attention des lecteurs.¹¹ Cette volonté de produire du neuf est annoncée dès la préface par Bonaventure Thévenot : « On peut dire qu'il (Jean Thévenot) nous apprend beaucoup de choses **dont personne n'avait parlé avant lui**¹², et que des trois choses qu'il rapporte, il y en a presque toujours deux qui n'ont jamais été dites » (Thévenot 30).

Cette obsession de la nouveauté sera utilisée pour justifier la sélection des données. Thévenot ne voulait pas répéter ce qu'un autre voyageur avait déjà dit. La description du fameux Taj-Mahal est exclue parce que son compatriote, François Bernier, en avait déjà fournie une : « ... mais la plus belle (sépulture) est celle que Cha-Gehan a fait bâtir en l'honneur d'une de ses femmes...qu'il aimait tendrement, et dont la mort lui pensa coûter la vie. Je sais que le savant et curieux M. Bernier en a fait des Mémoires et ainsi je ne me suis point mis en peine de m'informer exactement de cet ouvrage » (Thévenot 103).

L'inventaire de curiosités et les aventures personnelles dans le récit de Jean Thévenot, deviennent ainsi un véhicule pour la diffusion des curiosités inédites des Indes Orientales. L'exemple des « brahmanes », les prêtres hindous, est éclairant. Quand tous les voyageurs proclament, d'une voix unanime, que ces derniers se nourrissent de légumes, Thévenot est le seul à avancer que les brahmanes mangent de « la chair du pourceau ».

Ces Bramens se nourrissent de beurre, de légumes, d'herbages, de sucre et de fruits : Ils ne mangent ni chair ni poisson, et ils ne boivent que de l'eau, où ils mettent du cahué ou de thé : Ils ne se servent point de vaisselle, de peur que quelque personne d'une autre Religion ou d'un autre Caste ne se soit servi du plat où ils mangeraient Cependant, j'ai appris qu'en ce pays il y a un certain jour en l'année auquel les Bramens mangent de la chair de Pourceau ; mais ils le font secrètement, de peur de scandale, parce qu'il leur est ainsi ordonné par les statuts de leur Secte ; et je crois qu'il en est de même par toutes les Indes (Thévenot 198).

et pays des Indes orientales, avec leurs mœurs et maximes, religions, fêtes, temples, pagodes, cimetières, commerce, et autre choses remarquables, Paris, Champion, 2008.

¹¹ Parlant de l'impact que la relation de Jean Thévenot a eu sur ses contemporains, Lucette Valensi écrit : « ...ses notations pittoresques et sincères valent plusieurs éditions à sa relation de voyage au XVII^e et XVIII^e siècles. Il semble même que, parmi les relations de voyage les plus lues, la sienne occupe le premier rang tant en français que dans les autres langues européennes. Celles du chevalier d'Arvieux... et de Paul Lucas lui font des emprunts directs. Le Hollandais Corneille Le Brun en fait son guide de voyage en Égypte », *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, sous la direction de François Pouillon, Paris, Karthala, 2008, 922.

¹²C'est nous qui soulignons.

Cette question du « végétarisme » des brahmanes est en fait une question épineuse qui a fait couler beaucoup d'encre. Certains historiens comme D.N. Jha insistent sur le fait que les prêtres mangeaient de la viande. Dans son livre controversé *The myth of the holy cow*, Jha cite de manière extensive les textes sacrés hindous pour montrer que l'inclusion de la viande dans les habitudes alimentaires était un fait acceptable :

Several authorities attest that it was lawful to eat meat of cattle. According to one law book (*Apastamba Dharmasutra*) bull flesh was fit for offerings and according to another (*Gautama Dharmasutra*) animals slain for the fulfilment of the sacred law were to be eaten by priests and other *brahmanas*... (Jha 36)

Le débat est loin d'être clos et notre objectif n'est pas de prendre part à ces querelles. Cependant, ce qui devient évident, c'est l'importance de l'information transmise par Thévenot qui serait le premier voyageur à présenter les brahmanes comme des mangeurs de viande : Thévenot est donc le seul à attirer l'attention sur ce phénomène et cette anecdote démontre son implication dans la construction du récit. La nouveauté est aussi à la base d'une curiosité animalière lorsque notre voyageur fournit aux lecteurs la description d'un écureuil « d'une espèce particulière » qui ne se trouve qu'aux Indes orientales (Thévenot 58). Bref « tout est neuf dans cette Relation » (29).

La nouveauté à part, certaines anecdotes semblent être dotées d'une valeur pédagogique, comme si le but de ces « histoires » était d'instruire les futurs voyageurs pour qui ces précisions seraient extrêmement utiles. C'est le cas de l'anecdote qui relate la rencontre de M. de Beber et du Sieur de la Boullaye avec les marchands indiens :

Lorsqu'ils (M. de Beber et Sieur de la Boullaye) arrivèrent à Brampour, ces Baniens (marchands indiens) vinrent au devant d'eux avec des bassins remplis de confitures, et de roupies dans les mains. Ces messieurs, faute de savoir la coutume du pays, qui est d'offrir des présents aux étrangers, pour qui l'on a de l'estime, et qui pensant que les vingt-cinq ou trente roupies qu'on leur présentait étaient une marque qu'on les croirait pauvres, se mirent en colère, disant des injures aux Baniens, et se mirent en état de les battre ; ce qui fût prêt de leur causer de grandes affaires (177)

L'anecdote se termine avec la leçon qu'il faut toujours s'informer des coutumes du pays avant son arrivée. Nous retrouvons la même valeur édifiante dans une autre anecdote qui parle des voleurs que les voyageurs peuvent rencontrer lors de leurs pérégrinations en Inde. Cette fois-ci l'anecdote débute par une maxime de Thévenot : « ...il faut avoir pour maxime, quand on y voyage, de ne se laisser approcher par personne » (118). S'ensuit alors le récit anecdotique servant à illustrer la leçon :

Les voleurs de ce pays-là sont les plus adroits du monde... Ils envoient sur le chemin une belle femme qui, avec ses cheveux épars, paraît éplorée, jetant des soupirs, et se plaignant de quelque malheur qu'elle feint lui être arrivé : Comme elle marche du côté que va le voyageur, il

entre aisément en conversation avec elle, et voyant que c'est une belle personne, il lui offre son assistance qu'elle accepte : mais il n'a pas plutôt souffert qu'elle se mette sur la croupe de son cheval, qu'elle lui jette le lacet au col et l'étrangle... jusqu'à ce que les voleurs qui sont cachés accourent pour l'aider, et achever ce qu'elle a commencé (118)

Cette leçon à part, Bonaventure Thévenot prend soin de souligner le fait que cette histoire de voleurs « n'a été remarquée par aucun des voyageurs qui nous ont donné des Relations des Indes, quoi qu'ils y aient demeuré plusieurs années ». (Thévenot « Préface » 29).

Ainsi, le récit de voyage chez Jean Thévenot devient un véhicule pour faire connaître des nouveautés qui se trouvent dans les Indes Orientales. Il essaie de ne pas répéter ce qu'un autre voyageur avait déjà dit. De ce fait, on ne voit aucune anecdote sur le sùttisme, les dieux-monstres des hindous ou même les histoires des prêtres lascifs. La nouveauté des données combinée avec des leçons nous mènent à conclure que les témoignages de Thévenot constituent un guide de l'anecdote insolite, comme si la rencontre, dans ce lointain sous-continent indien, ne pouvait se conjuguer qu'avec la surprise de la nouveauté.

4. Conclusion

Les deux voyageurs dont nous avons analysé les œuvres sont des écrivains occasionnels. Pyrard est natif d'une famille de marchands tisserands de Laval. Jean Thévenot, quant à lui, est bien éduqué, mais comme il est mort sur le chemin de retour, c'est son frère Bonaventure qui achève la deuxième partie de ses *Voyages*. Quelles qu'en soient les raisons, l'appel à un rédacteur pour écrire le voyage semble très répandu et la grande constante de cette écriture est l'effacement du rédacteur derrière la figure du voyageur. Nous constatons également que le désir du scribe de rester dans l'ombre ne peut se réduire à une ou deux raisons. Écrire, pour Pierre Bergeron, consiste à « faire service au Roi », en promettant à son ambition expansionniste, richesses et espaces nouveaux à conquérir. Il ne cherche pas à faire sa renommée en tant qu'écrivain. La comparaison des trois éditions du *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes orientales (1601-1611)* montre ainsi comment les ajouts et les coupures témoignent des objectifs éditoriaux de ce dernier. L'anonymat de Bonaventure Thévenot semble relever d'une visée double. D'une part, il souhaite ne pas voir sombrer dans l'oubli la mémoire de son frère qui s'est aventuré dans cette partie du monde sans autre raison que la curiosité de nouvelles terres à découvrir. D'autre part, l'impératif de nouveauté qui commande la publication nous paraît comme une habile stratégie publicitaire. Ainsi, tout en rendant hommage à son frère mort sur le chemin du retour, Bonaventure Thévenot attire la curiosité des lecteurs en leur promettant des détails inédits sur le sous-continent indien.

Bibliographie

- Bouchon, Geneviève. « A French traveller in Portuguese India (1601-1610) : François Pyrard de Laval. » *Inde découverte, Inde retrouvée 1498-1630*, Paris: Jean-Touzot, 1999. 335-343.
- Holtz, Grégoire. *L'Ombre de l'auteur : Pierre Bergeron et l'écriture du voyage à la fin de la Renaissance*. Genève: Droz, 2011.
- Jha, D.N.. *The Myth of the Holy Cow*. London: Verso, 2002.
- Lestringant, Frank. « Introduction. » *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. Jean de Léry, Paris: Librairie Générale Française, 1994.15-39.
- Linon- Chipon, Sophie. *Gallia Orientalis : Voyages aux Indes orientales 1529-1722 : poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.
- Pyrard de Laval, François. *Voyage de Pyrard de Laval aux Indes orientales (1601-1611)*. Paris, Chandeigne, 1998.
- Subrahmanyam, Sanjay. « Du Tage au Gange au XVI^e siècle : une conjoncture millénariste à l'échelle eurasiatique. » *Annales. Histoire, sciences sociales* 1 (2001) : 51-84.
- Thévenot, Jean. *Les voyages aux Indes orientales : contenant ne description exacte de l'Indostan, des nouveaux mogols, et d'autres peuples et païs des Indes orientales, avec leurs mœurs et maximes, religions, fêtes, temples, pagodes, cimetières, commerce, et autre choses remarquables*. Edition critique établie par Françoise de Valence. Paris: Champion, 2008.
- Valence, Françoise de, Jean, Thevenot. *Les voyages aux Indes orientales : contenant ne description exacte de l'Indostan, des nouveaux mogols, et d'autres peuples et païs des Indes orientales, avec leurs mœurs et maximes, religions, fêtes, temples, pagodes, cimetières, commerce, et autre choses remarquables*. Paris: Champion, 2008.
- . *Médecins de fortune et d'infortune. Des aventuriers français en Inde au XVII^e siècle. Témoins et témoignages*. Paris: Maisonneuve et Larose, 2000.